

Une culture de frontières entre l'Alsace et le Palatinat?

Etat cruel des lieux

Autour de cet entre-deux de la frontière, «rupture et couture», sociologue et ethnologue, nous avons envisagé cet espace paradoxal en tentant de comprendre comment les habitants se représentaient la frontière, comment ils se l'appropriaient. Sur «le terrain», les idéologies transfrontalières, les utopies culturelles se substituent à une combinatoire complexe composée de strates micro-frontalières.

*Anny BLOCH, sociologue, CNRS
Alain ERCKER, ethnologue*

Laboratoire de sociologie
de la culture européenne
Faculté des sciences sociales

Frontières évanescentes, frontières effacées

Notre proposition souligne que la frontière, zone géographique aléatoire, se construit comme un fait géopolitique entre zone et ligne, aux périphéries des états et instrumentalisées par eux¹, comme un fait historique, «Vaterrhein ou ligne bleue des Vosges»² mais aussi comme un fait anthropologique. C'est par une anthropologie des «coins et des recoins» (*nook-and cranny anthropology*) qu'il est possible d'arriver inductivement à des généralités signifiantes mais celles-ci ne tiennent que par la finesse des distinctions et non par l'ampleur des abstractions.³ L'enquête sur la frontière que nous avons effectuées dans les Vosges du Nord et dans le Palatinat entre les années 1993-1995 contraint à passer de l'autre côté avec cette question récurrente constitutive du travail: comment se définit l'autre? Un véritable travail de traduction se met en place dans la compréhension de chacun des repères respectifs, familiers et étranges, proches et distants tout à la fois. Est-ce au moment où les frontières disparaissent que se dévoilent les véritables différences?

L'ethnologue allemand, Utz Jeggle,⁴ à propos de l'Allemagne de l'est et de l'ouest, souligne que la frontière légitime la différence. «Quand la frontière est supprimée»,

dit-il, «la différence est disqualifiée». «La frontière maintient une fiction». «Elle permet également de croire que la population de l'autre côté est malgré tout des nôtres». La suppression de la frontière fait apparaître en réalité de nouvelles différences.

Selon Michel Foucher,⁵ «tout se passe comme si les certitudes étaient déstabilisées, les ensembles devenus incertains et la question des frontières que d'aucuns croyaient résolue, se posait à nouveau en termes de choix, d'options et de risques. Bref, on n'a jamais autant parlé de frontières que depuis qu'ici et là on affirme vouloir les dépasser». «Après les accords de Schengen, nous avons cru que les frontières allaient être dissoutes - aufgelöst -> nous a déclaré le maire de la commune frontalière allemande du Palatinat de Ludwigswinkel.

Se dévoile lors de cette déstabilisation, plusieurs strates d'une véritable culture de frontières qui se recompose au moment où les frontières politiques sont supprimées.

Différents éléments de cette culture des frontières, de sa rémanence ou de sa disparition se révèlent au regard des pratiques des habitants, de leur langue, des usages de part et d'autre de la frontière, des flux migratoires, celui des touristes, celui des travailleurs frontaliers.

Des pratiques multiples, de fait, rudent avec la frontière géopolitique. Depuis la

contrebande jusqu'au choix du conjoint,⁶ de l'usage de la langue commune aux rites religieux, des circuits de randonnées aux expéditions gastronomiques, nombreux sont les usages qui contournent les zones interdites. Plus qu'ailleurs, l'idée de frontière dans la région, Vosges du Nord-Palatinat comme «ligne raide et abrupte», selon la formule d'Ernest Lavisse, a du mal à s'imposer.

Dans les sous-espaces territoriaux frontaliers des Vosges du Nord et du Palatinat, la frontière récente est marquée par la ligne des petits châteaux médiévaux, constructions du XII^e au XIV^e siècles: frontières morcelées, délimitées par les appartenances nobiliaires. L'ensemble s'intègre dans le piémont vosgien et les mamelons boisés du Palatinat, crêtes pitons et falaises de grès. La limite entre l'Alsace, la Lorraine et le Palatinat a fait l'objet de variations: française en 1814, cette région devient palatino-bavaroise en 1815, allemande en 1871, puis retourne à la France en 1918. Ces modifications de frontière instaurées par les traités de Vienne, Francfort et Versailles sont dictées aux habitants.

Invention romantique de la frontière

Le désir de supprimer les frontières fait l'objet d'une utopie politique mais aussi d'une utopie artistique et savante. Elle est ancienne. Elle s'amorce à la fin du XVIII^e siècle et se poursuit jusque dans les années 1930.⁷ Cette utopie ne s'élabore-t-elle pas sous d'autres modes à l'heure présente? Un romantisme postmoderne s'invente sous nos yeux. Il se construit à l'initiative des parcs naturels régionaux, celui des Vosges du Nord comme celui du Palatinat des Sivom. Il diffuse sous forme trilingue une image idyllique de l'histoire transfrontalière et invite à découvrir le Palatinat et les Vosges du nord à l'instar de paladins: «de château en château à la découverte «des chevaliers et des gentilhommes». Un jeune

couple, randonneurs sans bagages s'assied au sommet des châteaux et domine le paysage. Ce tourisme à saute-frontière «soulève émotions esthétiques et culturelles», commente un quotidien régional.⁹ Cette nouvelle utopie paysagère de type patrimonial se double d'une composante transfrontalière naturaliste, scientifique: la conservation de la nature. Cette région est en effet classée «Réserve de la Biosphère» par l'Unesco.

nostalgie comme au XIX^e siècle. Il participe d'une vision de l'avenir prise en charge par une nouvelle génération.

Ce souhait de travail transfrontalier apparaît comme une urgence: l'Europe ne doit-elle pas se mettre en place et avec elle le souci de découvrir l'autre, d'inscrire les pays dans une relation de coopération économique, sociale, touristique, culturelle? N'est-ce pas dire qu'en réalité la culture de frontières disparaît? Que tous ces efforts relèvent d'un désir de raviver des liens qui se sont perdus ou de créer des liens qui n'ont peut-être jamais existé?

Une culture de frontières? Etat cruel des lieux

Existe-t-il une culture des frontières persistante dans les villages français et allemands frontaliers. Certes, celle-ci a subi des variations historiques. Elle pose de part et d'autre des Vosges des problèmes complexes entre 1870 et 1918 lorsque l'Alsace et la Moselle sont rattachées à l'Allemagne. Elle est plus difficile à cause du glacis entre 1930 et 1945, et se réamorce à partir des années 1950.

Cette culture rejette les frontières habituelles au delà de la zone-frontière: à l'est, du côté de Stuttgart qui ignore la culture de frontière palatino-alsacienne, à l'ouest, du côté de la ligne des crêtes vosgiennes par exemple les communes de Bussang, Gérardmer, «outre-Vosges», du côté français. La ligne de rupture s'établit au-delà des crêtes des Vosges, zone où l'on ne parle plus ni l'alsacien, ni l'allemand, où le travail frontalier n'est plus l'objet de flux soit de l'Allemagne vers l'Alsace (après 1918), soit inversement du côté alsacien vers l'Allemagne (après 1945). Cette culture frontalière rend accessible le pays voisin mais ne se développe pas d'une manière réciproque. Peut-on d'ailleurs parler d'échanges? Actuellement le risque existe de voir l'hégémonie économique de

*«Le Petit Arnsberg» (Vosges du Nord),
lithographie de Jacques Rothmuller,
extrait de «Vues pittoresques...», 1839-
1840*

La conception chère à l'Allemagne de la moitié du XIX^e siècle, celle de protection du «Naturdenkmal», monument naturel, réapparaît ainsi d'une manière active. Elle requiert pour se réaliser la participation des habitants à la gestion de leur territoire, l'éducation à leur environnement,¹⁰ un savoir-faire patrimonial mis en place par les parcs qui transforment les habitants en amateurs et guides de la région. Cependant, ce mouvement n'emprunte pas le ton de la

l'Allemagne uniformiser, «coloniser» l'autre région, l'autre pays. D'autre part, la culture frontalière se modifie dans le temps, en fonction des générations. Les plus jeunes perdent de l'intérêt pour cette culture de «l'entre deux».

Composantes et variations d'une culture de frontières

Un souci de développer les langues frontalières face à une mémoire enkystée

Paradoxalement la volonté politique transfrontalière est d'autant plus forte que la population est peu intéressée dans son ensemble par cette culture.

La réalité met en évidence en effet que l'intérêt régional pour le bilinguisme notamment relève avant tout d'un souci économique même si cette préoccupation est présentée comme un atout culturel. Le recteur de l'Académie de Strasbourg n'évoque-t-il pas dans les objectifs de l'enseignement bilingue l'idée de conduire les enfants à «une bilinguauté équilibrée»?¹¹

Si la préservation d'une langue minoritaire, l'alsacien, est vitale pour la culture d'une région et passe par l'apprentissage de l'allemand, un soupçon cependant pèse sur nombre d'acteurs culturels qui la défendent car celle-ci est actuellement instrumentalisée à des fins politiques et économiques: ouvrir davantage l'Alsace à l'économie allemande, intégrer l'Alsace dans un vaste ensemble rhénan.¹²

La confusion règne dans ce domaine. Guy Sautter,¹³ ex-vice président du Conseil régional d'Alsace, le souligne: «Il serait également important de dissocier plus clairement, au moins au niveau du raisonnement, l'approche utilitaire, l'approche culturelle et l'approche politique qui se retrouvent souvent pêle-mêle dans les humeurs exprimées de-ci, de-là». Bien évi-

Traces de la frontière. Route du Totenweg Obersteinbach-Ludwigswinkel Blockhaus Ligne Maginot La «Schwarze Tafel». Le tableau noir était quelques mètres.

demment, nous ne saurons inclure dans ces remarques, écrivains, chanteurs dialectophones, metteurs en scène inscrits de longue date dans l'espace culturel alsacien.

Force est de constater cependant que derrière cet encouragement à réapprendre les langues alsacienne et allemande, à retrouver «les marques de l'identité d'une région»,¹⁴ apparaît une volonté politico-économique d'aider les travailleurs alsaciens à trouver du travail dans la zone-frontière allemande ou suisse ou le désir de faciliter l'accueil du touriste allemand dans la région. Si les instances politiques économiques et régionales souhaitent faire des jeunes alsaciens bilingues des acteurs obligés de l'espace rhénan, pourquoi ces objectifs ne sont-ils pas plus clairement annoncés?

Du côté allemand, apprendre le français ne constitue aucune urgence frontalière. Ce travail est perçu en théorie comme une nécessité. Il n'est pas ou peu mis en pratique. Dans nos entretiens auprès des jeunes générations d'Allemands, c'est le mot «Europe» qui revient dans le discours sans qu'un contenu bien défini n'apparaisse pour le moment.

Pour ces derniers, la nouvelle frontière apparaît donc en deçà et au-delà de l'Europe.

L'Europe devient alors le grand «Treffpunkt», point de rencontre abstrait

des nations européennes. C'est une étrange impression de voir la télévision de Baden-Baden, venir réaliser son programme «Treffpunkt» du mercredi avec des enfants d'une école allemande sur la place Kléber à Strasbourg. L'Alsace, Strasbourg, la place Kléber, ne servent alors que de décor à la télévision allemande. Sont plus intéressants, plus actifs, plus vrais, les collégiens allemands, représentés par leur professeur parlant parfaitement le français, de retour du camp de concentration du Struthof situé près de Schirmeck en Alsace qui rencontrent les collégiens français venus débattre des camps avec l'écrivain Jorge Semprun. L'écrivain sert de passeur de frontières entre ces deux mondes.

Une question se pose alors sur les composantes de cette culture de frontières: les camps de concentration, cette portion d'histoire ne peut-elle pas elle aussi en faire partie? Cette période difficile semble refusée, niée ou occultée jusqu'à ces dernières

Derniers rouages rouillés de la barrière frontalière d'Obersteinbach-Ludwigswinkel
Photo A. Bloch, 1993

années sauf à présenter globalement l'Alsace comme victime. Ce travail de deuil et de confrontations n'est pas encore mûr même si historiens, sociologues, géographes, équipes éditoriales, artistes, élaborent écrits et témoignages, œuvres picturales,¹⁵ même si les commémorations, chaque année, marquent le souvenir de cette période funeste. L'histoire s'est enkystée et ne construit qu'une mémoire collective «clivée» (spaltung). Les archives de cette période en Alsace sont difficilement accessibles, pour ne pas dire «verrouillées».

De fait, malgré de nombreuses tentatives, l'Alsace ne s'est pas réellement donnée une histoire de ses profondeurs: «l'Alsace n'a pas de parole pour dire *hic et nunc* ce qu'il en est de son rapport avec l'Allemagne» souligne le géopolitologue Richard Kleinschmager.¹⁶ Un silence gêné, consensuel, demeure. «Le poids de l'histoire sans doute explique une certaine passivité, un besoin de conciliation à tout prix, tout un côté bien centriste qui consiste à aimer la loi jusqu'à en faire pénitence», remarque l'écrivain Michel Deutsch.¹⁷

Un échange linguistique inégal

La langue, barrière, est aussi trait d'union. Cette attirance des Allemands pour l'Alsace n'est pas seulement le jeu de motivations pécuniaires ou foncières, elle est aussi le produit d'une proximité, double proximité, à la fois géographique, puisqu'il suffit de «passer le pont», culturelle ensuite par la langue. La langue fait rencontre. Elle est le dénominateur commun aux traversées de frontières. Ainsi, de l'autre côté la pratique de l'alsacien est un facteur incitatif, même s'il n'est pas toujours suffisant. Par la langue, les alsaciens ne sont pas des étrangers en Allemagne.

«L'Allemand qui arrive en Alsace», nous dit le maire de Ludwigswinkel, «est adopté de par sa langue. Tout le monde le com-

prend». L'on pourrait ajouter qu'en Alsace, «sans allemand, point de salut». C'est un courant qui traverse l'opinion publique, représenté par une minorité active de parents, d'associations relayées par les politiques (Office régional du bilinguisme dépendant du Conseil Régional). Le rectorat expérimente un enseignement bilingue dans un certain nombre d'écoles maternelles et primaires depuis 1991, avec six à treize heures de langue allemande. Cette expérience est en constant développement: de 67 classes à 6 heures d'allemand par semaine en 1991, l'on est passé à la rentrée 1994, à 148 classes dont 48 classes maternelles et 100 classes élémentaires et 46 classes à 13 heures (dont 31 classes maternelles et 15 classes élémentaires).¹⁸ Dans l'évaluation des enseignements précoces de l'allemand d'une manière plus globale, «45% des classes bénéficient d'un horaire de l'enseignement de l'allemand compris entre 2 et 3 heures». Le souhait du rectorat est de trouver à la fois une «articulation et une compatibilité entre un bilinguisme régional et une ouverture internationale». Il s'agit donc d'un bilinguisme qui n'est pas un bilinguisme de repli, mais qui prend comme support la région, une conscience régionale, pour s'orienter vers des relations internationales. Est-ce la réalité?

De l'autre côté, les villes de Kehl, de Baden-Baden ou de Fribourg ne se voient nullement contraintes à une quelconque réciprocité. Le français n'est qu'une option de trois heures dans les écoles allemandes. en ce qui concerne la population allemande frontalière, elle ne parle que sommairement le français.

Dans le registre de la langue, la culture de frontières grâce aux efforts associatifs et pédagogiques se développe progressivement en Alsace. Il n'en est pas de même outre-Rhin.

Aucun Allemand rencontré autour de la trentaine lors de notre enquête ne parle le français. Il a en général opté pour l'anglais.

Le souci d'apprentissage du français est sporadique. Il y a certes quelques échanges dans les écoles primaires et lycées. «La moitié des habitants du village parlent parfaitement l'anglais» souligne le maire du village frontalière, «presque personne, le français».

Le sens d'appartenance à un même peuple «Volkstum», discours très constant du côté allemand, - du «nous nous sentons ensemble, les uns vers les autres»-, se délite.²⁰

Le français, selon les frontaliers allemands fait au contraire frontière. «Quand un français arrive dans un café alsacien, la conversation ne peut plus continuer en alsacien», disent-ils pour les plus âgés d'entre eux. Le jeune maire de Ludwigswinkel a des options très claires: «Chez nous, la barrière, c'est la langue, celui qui parle allemand, fait partie de nous, et les autres, ce sont les Français».²¹

De part et d'autre de la frontière, nos interlocuteurs distinguent l'Alsace et la France. Nous verrons plus loin à quel point cette harmonie entre régions frontalières relève de la fiction; les problèmes se posent souvent dans les communes dès que le frontalière allemand «le Bayer» (le Bavarois) devient résident en Alsace.

Du côté des élites, nombre d'alsaciens bilingues perçoivent l'allemand comme une langue d'affinité, une langue maternelle. Ils cherchent à développer le concept flou d'«identité rhénane» qui permet de légitimer une coopération transfrontalière. Nous assistons depuis une vingtaine d'années chez ces derniers, à un souci volontariste de retrouver «l'autre côté» «druber», «driewe». Il s'agit de combler la perte que représente la déperdition du dialecte, de la connaissance de l'allemand et de l'Allemagne. Cette génération a le désir retrouver sans honte la mémoire allemande de l'Alsace.²²

Un véritable travail de deuil a du mal à se faire cependant. Cette génération semble

vouloir recoller deux morceaux qui en fait ont toujours été décalés. Un moi divisé et mal structuré chez les pères devient alors narcissique chez les fils par ailleurs très doués. La démonstration s'élabore autour des particularismes alsaciens qui sont la marque de sa modernité: droit local, associatif, protection sociale, culture et histoire doivent servir de référence à la France et s'intégrer d'une manière plus affirmée. Actuellement, l'Alsace victime ou héroïne, regarde en premier chef outre-Rhin seule voie de salut, pour retrouver la part du moi perdue.

Les échanges entre communes sont le fait d'une volonté politique mutuelle, de l'action des responsables municipaux de chaque village, mais la réalisation n'est possible que grâce à la connaissance de l'allemand des habitants alsaciens. Responsables bilingues, maires, professeurs d'allemand, diffuseurs eux-mêmes de culture allemande en prennent la charge.

Aucune réciprocité dans le phénomène de la pratique de la langue française n'est apparue. Cependant nous avons rencontré quelques résidents allemands originaires de Stuttgart, d'Heidelberg, intellectuels, enseignants universitaires, qui parlent parfaitement le français, sont excellents connaisseurs de la culture française. Ce sont des cas d'exception.

Une culture de la frontière qui est à la fois inscrite profondément mais aussi transgressive se constitue quand la frontière géopolitique est nettement mise en place. Quand cette frontière politique n'existe plus, la culture frontalière semble se perdre pour les nouvelles générations alors qu'elle était très prégnante pour les anciennes.

Nouvelles donnes: les jeunes générations et la frontière

La proximité, une frontière

L'intérêt ne semble venir que de la distance, de l'éloignement. Ce qui est trop près

suscite l'absence de curiosité ou nombre de préjugés.

Les jeunes Allemands, responsables professionnels et politiques n'ont pas d'intérêt particulier pour «l'autre côté». Ils préfèrent se rendre en Espagne pour leurs vacances, en Allemagne du Nord ou en Autriche. Ils connaissent peu l'Alsace, n'ont pour ainsi dire jamais traversé la frontière même s'ils habitent à quelques kilomètres de là.

Il s'agit à la fois d'un manque de curiosité et d'intérêt pour le pays frontalier. L'exemple des forestiers frontaliers que nous avons suivis nous paraît tout à fait probant. Ces derniers, ne rencontrent pas leurs collègues qui travaillent à dix kilomètres de là et ne connaissent que l'un ou l'autre. Il n'y a pas chez eux le souci de confronter techniques, administration et usages respectifs que sur des projets très circonscrits. Cependant des échanges plus personnels existent, souvent autour d'associations militantes écologiques.

Randonnées, tourisme et gastronomie, une tradition qui se modernise au goût allemand

Le statut longtemps agricole et forestier de la région a contraint, après la quasi-disparition de l'agriculture dans les années 1960, à faire le pari du développement touristique: Parcs naturels régionaux des Vosges du nord et du Palatinat, Sivom locaux, relais départemental du tourisme rural, clubs de randonnées de part et d'autre de la frontière ont contribué à cet essor.

Ce développement est ancien puisque certaines auberges devenues restaurants gastronomiques datent des années 1880, Fricker-Sensfelder devenu *Anthön* en 1928 à Obersteinbach ou des années 1930, chez Zinck, à *l'Auberge du Cheval Blanc*. Le restaurant *Mischler* à Lembach dont la famille est originaire de Schönau date du début du siècle.

Avant la guerre de 1940, le tourisme est national: le vacancier vient des villes proches, Haguenau mais aussi de Strasbourg, de nombreuses régions de France, même de Perpignan, se souvient Madame Zinck, la veuve du fondateur de l'hôtel.²³ Au départ, il s'agit d'un tourisme de classes aisées, d'avant les congés payés. Les commerçants, les médecins de Haguenau, de Strasbourg emplissent durant trois ou quatre semaines, les restaurants et hôtels de la vallée de la Sauer. En 1926 l'ambition, lors de la création de l'hôtel Zinck, est le long terme: «les frontières vont s'ouvrir avec l'Allemagne, l'hôtel sera bien placé». Mais «les frontières seront fermées avant la guerre et durant la guerre», souligne notre interlocutrice. A l'époque on construit la ligne Maginot. Les touristes viennent en pension, les repas sont copieux. On se promène, on explore les châteaux proches, le Fleckenstein, le Wasigenstein. Ce sont des loisirs déjà proches de la nature.²⁴ La réputation se fait de bouche à oreille, le guide Michelin est une référence plus tardive dans les années 1950. Les guides Joanne ou Baedeker ne sont pas mentionnés par nos interlocuteurs. «Après la guerre, nous avons dû tout recommencer», remarque notre interlocutrice. Dans les années 50, le tourisme frontalier reprend. Le niveau de vie augmente. Plus de cinquante cinq pensionnaires résident à l'hôtel. Le dépliant élaboré lors de ces années est écrit en trois langues: français, anglais, allemand. Il vante en noir et blanc les vertus paysagères du lieu et la présence de quatre châteaux. Belges et Hollandais commencent à arriver. Les Allemands affluent à partir des années 1960 quand le mark est réévalué. Les habitants du Palatinat, trop pauvres, ne traversent pas immédiatement. Ce constat est également fait à Obersteinbach où l'auberge Ullmann louent chambres et logements aux familles qui viennent de Sarrebrück et de la Sarre visiter la nécropole militaire de Niederbronn. Dans les années 1980, l'auberge devient restaurant et construit un hôtel mitoyen en bois, pariant sur le déve-

loppement du tourisme transfrontalier, mais aussi sur celui de l'Europe du nord et des Etats-Unis. Il prend le nom d'«Hôtel Alsace-villages, hôtel nature».

Dans les vallées frontalières, les aubergistes sont les agents de la modernité. Quand les Zinck, de retour du Congo, achètent leur auberge en 1926, ils font installer l'électricité dans tout le village, organisent des fêtes de la jeunesse, bal musique où allemands et français se retrouvent. Ils disposent du téléphone pour l'ensemble des habitants. L'hôtel est agrandi en 1955, le dépliant trilingue est exposé à Londres dans un centre d'information touristique. A l'heure actuelle, selon l'hôtelier, «les alsaciens sont présents à 90% le dimanche, le samedi à 90%, les allemands, en semaine, c'est mélangé». Selon l'Observatoire Régional du Tourisme d'Alsace, les touristes allemands forment la population touristique étrangère la plus importante, soit 39% de la clientèle et 17% de la clientèle touristique totale. Ainsi, la clientèle allemande est-elle la deuxième en nombre d'arrivées après la clientèle française.²⁵

A l'heure actuelle, les résidents allemands font de l'Alsace et de sa zone-frontière, une banlieue verte compte tenu de la modicité relative du prix de la terre.²⁶ L'inverse dans cette zone-frontière n'est pas vrai: peu de français viennent séjourner dans les villages touristiques allemands (on ne compte que 9% de touristes français dans la région badoise).

Cependant, ni les prix pratiqués dans les villages allemands frontaliers, ni les services ni la cuisine ne peuvent expliquer ce déficit. Il y a de la part des touristes de vieilles habitudes culturelles, des méconnaissances et préjugés de part et d'autre de la frontière qui n'ont pas disparu et qui sont facteurs d'un développement déséquilibré.

L'hôtellerie est très dépendante des goûts culinaires comme du confort allemands. Seule une clientèle aisée y a accès, excluant une partie de la population locale auquel il

reste la pièce «winstub» des restaurants, ou des espaces plus modestes. Il n'est pas rare d'ailleurs à contrario que les habitants de ces villages frontaliers se rendent en Allemagne pour goûter à des menus simples ou prendre café et gâteaux à des prix accessibles.

La cuisine en Alsace, mais aussi l'accueil, sont certes prisés par les frontaliers allemands ainsi que des habitants venant de plus loin, de Stuttgart, Heidelberg même. Les Alsaciens disent avoir appris à manger aux Allemands. L'influence d'un certain nombre de modèles allemands s'est opérée néanmoins dans la cuisine alsacienne de cette zone frontière: importance des pommes de terre servies dans de très grands plats, viandes en sauce, saucisses alsaciennes mais aussi allemandes. Le repas du soir est souvent servi très tôt, dès 18 heures 30. Le petit déjeuner répond aux desiderata de la clientèle allemande mais aussi de celle de l'Europe du nord: jambon, fromage mais avec la composante française du croissant, ou alsacienne du kugelhopf, confiture maison, pain frais à la française. Quant aux chambres, ce sont des lits doubles avec parfois couette et non double drap. Il est rare de trouver un grand lit pour deux personnes. Ces modèles sont d'ailleurs présents jusqu'au Bonhomme dans la partie romane de l'Alsace.

La culture de frontières est donc faite d'un mélange subtil d'obligations économiques, de nécessités de développement, d'échanges, d'adaptation nécessaires, de recompositions. En aucune manière, elle n'est figée. Elle se modifie en fonction des situations quitte à se mettre en pointillés pour des raisons historiques. Si le fil est distendu, il n'est pas rompu. Cependant, les jeunes générations ne sont pas toutes convaincues de la nécessité d'une culture de frontières. Il faut un travail de mémoire, de prise de conscience et une volonté politique pour que celle-ci se perpétue sans que les déséquilibres des flux ne s'accroissent. Il ne peut y avoir de culture de frontières sans réels échanges et perspectives. On assiste souvent à des obligations de passer la frontière pour des raisons économiques.

Les apports culturels mutuels sont plus complexes à établir.

Le développement des flux frontaliers

*Les routes frontalières:
«nous ouvrons, nous passions,
nous refermions»*

Si certaines routes de frontières sont très connues, celles qui longent le Rhin dans la plaine, celle qui va de Wissembourg à Landau ou de Lembach à Schönau, d'autres routes frontalières se sont créées parce qu'elles font partie de l'histoire culturelle et religieuse de cette zone. C'est le cas du *Totenweg*, la route des morts. D'autres routes uniquement forestières au départ se sont ouvertes grâce à la volonté politique des deux pays et à l'initiative d'entreprises locales qui embauchent du personnel frontalier.

Les habitants de part et d'autre de la frontière en connaissent le tracé par coeur. Ils tiennent à vous y accompagner à la fois sur le terrain en bicyclette du côté français, sur la carte et en voiture du côté allemand. Pour eux, c'est le chemin de la frontière, même s'il n'est pas aisément carrossable. D'ailleurs, au débouché de celui-ci, sur la route forestière, la marque de la frontière - au-delà du bunker blockhaus, vestige de la ligne Maginot -, est gardée en mémoire. C'est le lieu-dit, «la Schwarze Tafel,» «le tableau noir». C'est ainsi qu'était marquée la frontière après 1918 jusqu'en 1940, au débouché du chemin des morts, entre les deux villages frontaliers de Ludwigswinkel et d'Obersteinbach. Quand l'Alsace appartient de nouveau à la France, une barrière est mise en place où l'on inscrit les prescriptions en lettres blanches sur un tableau noir. «Ce que nous avions le droit de faire et ce que nous n'avions pas le droit», commente l'ancien maire de Ludwigswinkel:

«Passage de la frontière,

*Pas de circulation de personnes de 20 heures à l'aube,
Pas de vivres,
Pas de passage de voitures».*

Cette zone devient donc une zone non accessible la nuit, une zone interdite, une zone de contrebande aussi, une zone très surveillée. Huit à dix familles de douaniers habitent au village d'Obersteinbach entre les deux guerres: une guérite était installée à l'intérieur de celui-ci pour surveiller le passage. Les habitants prenaient des chemins «pas officiels» pour passer, car les douaniers faisaient la ronde. Il était très difficile de passer pour les frontaliers, soupçonnés de fraudes alors que pour les non-frontaliers qui venaient de Paris ou d'ailleurs, la douane était moins tatillonne. «Pour aller travailler ses champs de l'autre côté, il fallait aller à quelques kilomètres à Hirschthal, demander un laissez-passer de quelques jours, montrer les bêtes et la voiture et rentrer à l'heure dite. On avait toujours peur d'être «visité». Les chaussures achetées de l'autre côté sont mises au pied». Mais les habitudes d'avant la guerre persis-

*Le paysage en cartes postales, Obersteinbach, champs en lame les années 1930).
Le Wasigenstein en arrière-plan (Collection Maria Ullmann)*

tent: on se rend chez la couturière, le dentiste qui étaient de l'autre côté; on retrouve des gens qui ont connu votre famille: «cet homme qui a fait son service avec mon père en 1914 dans la l'année impériale». Du côté allemand, le village de Ludwigswinkel est dénommé par ses habitants mêmes, «village de contrebandiers». Tout un rituel de contrôle socio-politique autour de cette zone se met en place qui a pour incidence de rompre les liens sociaux existants.

Lorsque les travailleurs allemands après 1918 passent pour travailler en Alsace, chez de Dietrich ou comme ouvriers agricoles, ils déposent leur vélo dans l'abri douanier et l'employeur français vient les chercher à cet endroit. C'est le lieu de transition, de transaction, inscrit dans la tradition «eingebürgert». Dans cette zone, ont lieu des bals ou se rencontrent la jeunesse des deux côtés, tous les ans jusque dans les années 1930.

Pour que le passage s'opère, il faut une transaction, un accord entre employeurs, salariés et autorités douanières, ou un accord tacite entre les deux pays.

Les relations de l'après-guerre avec l'Allemagne sont en rapport étroit avec la dévaluation du franc en 1958, qui initie le mouvement circulatoire inverse et unilatéral de la France vers l'Allemagne tel que nous le connaissons aujourd'hui. Avant la dévaluation les allemands viennent travailler en Alsace, le changement de parité en 1958²⁷ provoque un mouvement migratoire inverse.

Sur le terrain, ce mouvement inverse se concrétise dans les actes. Comme le rapportent nos informateurs de Ludwigswinkel, les Allemands vont littéralement «forcer le passage», en organisant un circuit pour récupérer les travailleurs alsaciens et lorrains et les faire passer par le plus court chemin de leur lieu de résidence vers leur nouveau lieu de travail.

En Lorraine à quelques dix kilomètres, l'ancienne route forestière, la «Bremendelle», qui relie directement Sturzelbronn en Moselle à Ludwigswinkel, Palatinat, devient, à partir de 1950, le lieu de passage des travailleurs des villages lorrains, Philippsbourg, Sturzelbronn et Alsaciens, Niederbronn Ober et Niedersteinbach, pour les tanneries et fabriques de chaussures allemandes. Cette route qui appartient aux Eaux et Forêts devient départementale. Elle ne s'ouvre que lors du passage des travailleurs en Allemagne et grâce à la demande de leur employeur, la directrice des tanneries et du bon vouloir d'un des ministres des finances de l'époque, Antoine Pinay. Notre interlocuteur, ancien salarié allemand de l'entreprise, ouvre et referme la barrière. Il allait chercher en petits autocars les travailleurs lorrains et alsaciens. «Nous ouvrons, passions et refermions». Ce lieu de passage est accessible pour des circonstances bien précises.

La frontière ne s'ouvre pas immédiatement. Les petites routes restent encore fermées. Or sur le plan frontalier, il est nécessaire d'ouvrir les routes pour rétablir une proximité. Les habitants des deux côtés

vont alors manifester devant des barrières non loin de chez eux à Hirschthal, Ludwigswinkel pour que l'on ouvre dans ces lieux non contrôlés.

Actuellement, les deux côtés aspirent à reconstruire sur le chemin des morts, *Totenweg*, une route à la fois symbolique et fonctionnelle. Par ce chemin forestier, jusqu'en 1873, les morts protestants de Ludwigswinkel étaient conduits pour être enterrés au cimetière d'Obersteinbach. Ce chemin de dix kilomètres a l'avantage de ne pas avoir un fort dénivelé. Il traverse pour une grande partie, l'ancien camp américain qui couvre 650 hectares de Ludwigswinkel à Fischbach. Il débouche sur la forêt domaniale du Steinbach et la route en direction de l'Alsace d'un côté, de la Lorraine de l'autre, non loin du château de la Lutzelhardt. Ce lien reste porteur de sens. Il est inscrit dans les mémoires des deux pays. Relier formellement cette zone par le chemin des morts, est une manière de refaire chemin à l'envers: partir de la mort pour parler de la vie, souligner l'attachement de cette zone-frontière à ses morts et faire le deuil des périodes de séparation, les guerres de 14-18, 40-44.

Mais, souligne un de nos interlocuteurs de Ludwigswinkel. «Avant comme après [les guerres] il y a toujours eu des relations». Cependant l'ouverture des frontières est progressif; un contrôle des flux doit se faire à tout prix.

Les frontaliers : rapport économique à la frontière

Le travailleur frontalier ne se contente pas de vivre «à la frontière» mais aussi «de la frontière». Migrant journalier pour travailler, ou en sens inverse pour habiter, le frontalier porte la frontière avec lui, en lui. Les frontaliers s'inscrivent dans le paysage et les usages de la frontière et créent par leur groupe une culture de la frontière. Ils nous disent la vie au quotidien, la présence ou

l'absence, d'une frontière, de sa prégnance comme du problème que pose sa disparition. Peut-on encore légitimement revendiquer le statut de frontalier dès lors que la frontière géo-politique n'existe plus? Ou n'est-ce que le signe du déplacement de la frontière et de l'apparition de nouvelles bornes?

Le travailleur frontalier s'inscrit dans un cadre législatif, fiscal strict,²⁸ un espace géographique et temporel déterminés.²⁹ Assis «entre deux chaises», selon l'expression de l'un d'entre eux, il vit une situation qui n'offre pas toujours le confort espéré ou souhaité, pose les problèmes du statut du travailleur et de sa protection sociale de part et d'autre de la frontière.

La courte histoire des travailleurs frontaliers avec l'Allemagne est celle des fluctuations économiques, un versant des politiques monétaires. Si les réponses des frontaliers aux enquêtes³⁰ ne donnent pas comme motivations premières de départ à l'étranger des raisons financières, le travail outre-Rhin procure néanmoins un supplément de revenu non négligeable, d'environ 30 %. Le mouvement des travailleurs frontaliers, qui semble à sens unique, notamment depuis 1968, n'est pourtant pas soumis à une pression unilatérale venant du pays demandeur de main-d'oeuvre. Il est dépendant aussi de la bonne santé économique du pays d'origine. Les frontaliers assurent une fonction de soupape économique et sociale sur le marché du travail local et étranger. En cela ils respectent le binôme migratoire bien connu, «push and pull», de répulsion du pays d'origine et d'attraction du pays d'accueil.

Le dernier chiffre en possession pour le premier trimestre 1995 recense en Alsace 62.013 travailleurs frontaliers quittant le territoire français pour travailler en Allemagne (25.257) et en Suisse (31.447),³¹ dont 1654 pour le canton de Wissembourg. Les chiffres ne fournissent pourtant qu'une image schématique de la situation. Au-delà

se dessinent des disparités locales, des inégalités, avec une sur-représentation de la population ouvrière (2/3 environ), dans une population jeune (9 % de la tranche 25-29 ans en 1992), qui ne compte guère plus de 30 % de femmes (20.994 sur un total de 61.487 en 1994).³² Enfin, les disparités locales sont importantes. Le mouvement frontalier est très inégalement réparti sur le département, et notamment dans la région dans laquelle nous avons travaillé. Des communes sont de la sorte ponctionnées de près de la moitié de leurs «forces vives»: 39,7 % pour Lauterbourg, 43,3 % pour Seltz, 14,29 % pour Lembach, Niedersteinbach 7,89 %, Obersteinbach 9,72 %, Wissembourg 17,13 %.³³ Karlsruhe et Rastatt, Pirmasens ou Wörth pour notre espace géographique, attirent près de la moitié des travailleurs frontaliers vers l'Allemagne.

Disparition de l'apport culturel des frontaliers

La distance entre le lieu de résidence et le lieu de travail, a des incidences à la fois sur la vie de famille et sur les rapports avec les collègues de travail. Il ne s'agit plus de faire le chemin le week-end ou de rester le soir pour discuter, s'entretenir avec les collaborateurs. Il n'est plus question d'échange. Ce fut le cas «autrefois», lorsque des Français venus de Metz introduisirent le football à Ludwigswinkel après 1918, et lorsque l'Alsacien Gustave Veit vint créer en 1961 la section du Pfälzerwaldverein de Ludwigswinkel, copie conforme du Club Vosgien, création allemande en Alsace. Au-delà des discours aux tons nostalgiques, la distance géographique se double d'une distance culturelle croissante. Les jeunes alsaciens et lorrains des villages avoisinants venant travailler à Ludwigswinkel ne s'arrêtent pas davantage à l'auberge. C'est le regret de l'ancien maire qui observe de la salle du restaurant les frontaliers qui, rentrant chez eux,

forment une longue file de voitures devant ses fenêtres. Les relations ont changé entre travailleurs frontaliers et allemands. «Il y a vingt-vingt-cinq ans», nous dit-on, «davantage de monde de l'autre côté venait pour les fêtes, les manifestations culturelles. Les français participaient davantage». Le frontalier n'était alors ni un inconnu, ni un étranger. Partie prenante de la vie villageoise, non uniquement force de travail, il était un membre actif de la collectivité, un apport culturel supplémentaire.

Le particularisme des travailleurs frontaliers, au statut législatif et fiscal spécifique, se trouve renforcé par leurs habitudes de sociabilité. Ils voyagent souvent en famille, vivent en commun, sortent entre eux, vont boire, se divertir ensemble.

Au vu de ses observations, les relations avec l'Allemagne se limitent à des relations amicales, franches, de bonne camaraderie sans doute, mais pour l'essentiel de travail. L'Allemagne est le lieu où l'on va gagner sa vie, vendre sa force de travail. Ce n'est pas un lieu de distraction, encore moins un lieu de vacances.

Les frontaliers dans le village : de nouvelles frontières

Les données concernant les frontaliers ne traduisent pas les conséquences du phénomène dans la vie sociale et économique du lieu de résidence. Les disparités n'intègrent pas exclusivement les revenus. Un déséquilibre économique et social s'instaure entre les travailleurs frontaliers et ceux travaillant en France. Les frontaliers sont les plus nombreux à accéder à la propriété en construisant des maisons. Ils concurrencent les habitants, participent de l'augmentation des prix fonciers. Ils sont les acteurs involontaires et les bénéficiaires d'une spéculation foncière qui pratique une politique sélective. Il se crée ainsi de nouvelles frontières, économiques et sociales, au sein des communes alsaciennes. La population se scinde en frontaliers et non-

frontaliers. Aux communes se pose un problème de choix d'orientation avec le développement d'une zone résidentielle au détriment souvent d'une politique de logements sociaux. Ainsi à Wissembourg, selon le maire, le prix du marché immobilier avoisine celui de Strasbourg et nécessite une politique volontariste et interventionniste en faveur des logements sociaux pour les habitants.

L'éloignement du lieu de travail de celui de résidence qui a tendance à s'accroître, transforme progressivement les communes en «villages-dortoirs». La pression sur le foncier et les inégalités qui en résultent sont accentuées par l'arrivée d'une nouvelle forme de migrants frontaliers, en sens inverse cette fois.³⁴ On assiste sur la frontière à une circulation à double sens. Les Alsaciens vont travailler en Allemagne et en Suisse, tandis que de plus en plus d'Allemands et de Suisses viennent résider en France en continuant à travailler dans leur pays, selon des mouvements qui se croisent sans se rencontrer.

Les Allemands résidant en Alsace : appropriation de l'espace

La modicité des prix fonciers en Alsace,³⁵ liée à la relative faible densité démographique est un élément d'attraction pour les frontaliers allemands ou suisses. Le caractère faiblement industrialisé des régions frontières en est un autre. Enfin s'y ajoute le bénéfice d'un statut fiscal plus avantageux. C'est pourquoi toujours plus d'Allemands deviennent des travailleurs frontaliers, les communes alsaciennes des communes résidentielles allemandes et des résidences secondaires allemandes, résidences principales. Dans l'arrondissement de Wissembourg, 80 % des transactions immobilières se font avec les allemands. Lauterbourg compte plus d'une centaine de propriétaires d'outre-Lauter. A Seebach, à une dizaine de kilomètres de Wissembourg, le maire tente de donner la priorité aux autochtones, quitte se placer dans l'illégalité.³⁶

Les Allemands exercent également une forte pression dans les petites communes, comme l'exprime le maire de Niedersteinbach: «Lorsqu'un Allemand propose une somme conséquente pour la réfection d'une fontaine devant sa maison, il est difficile de passer outre ses exigences». Leurs demandes sont embarrassantes lorsqu'ils souhaitent le tout-à-l'égout comme dans les communes allemandes. Les maires alsaciens ne peuvent pas toujours y répondre positivement. Les familles qui demandent à ces communes de résidence autant, souvent davantage de services que les autres, s'intègrent difficilement à la communauté. Elles forment une enclave repliée sur elle-même dans le village (c'est le cas dans le canton du Seltz).

A côté des fractures apparues entre «autochtones» et gens du crû se manifestent, pour des raisons culturelles, des problèmes de cohabitation entre alsaciens et allemands. Dans le même mouvement qui incitent les allemands à rénover et à restaurer le patrimoine foncier alsacien, lui redonnant valeur et avantage, ils le dénaturent, le transforment selon leur goût. Ils ne s'inscrivent pas toujours dans le cadre strict du village.³⁷ Cette restauration sacrifie l'authenticité au goût allemand, modèle les maisons selon des références importées sans respect aucun de l'architecture traditionnelle (couleur, clôture...). Ce patchwork renvoie à la notion du bricolage lévi-straussien dans lequel se met en place une vision allemande de l'Alsace, une culture alsacienne adaptée aux canons esthétiques d'outre-Rhin.

D'autres divisions aussi viennent se mettre en place: des frontières au jour le jour.

Que penser de la réalité d'une culture des frontières?

Pour les Alsaciens l'Allemagne et la Suisse apparaissent comme des Idorados économiques. Pour les Allemands et les Suisses, l'Alsace est un pays de cocagne, paradis culturel et gastronomique. La fron-

tière est un lieu de rencontre de la fiction et de la réalité.

Le quotidien sur la frontière tient d'une synergie, à la fois culturelle, politique, économique. Elle est trait de liaison, de médiation, d'opposition. Elle se décline sur un mode ternaire et non binaire: deux mondes qui se confrontent, une recomposition qui essaye de résoudre des tensions.

La frontière cristallise tout à la fois les grandes étapes de l'Histoire et s'inscrit dans une micro-histoire, celle de la vie quotidienne des gens. Aussi peut-on faire une micro-sociologie de la frontière ou parler de micro-frontières.

La frontière est un laboratoire privilégié d'observation de «désobéissance civile». L'histoire s'impose aux frontaliers. Ces derniers ne décident pas de leur appartenance nationale.

Face à cette loi imposée, de nombreuses formes de résistances peuvent être observées. Se met en place un désir d'autonomie par rapport aux puissances étatiques qui se manifeste par des modes de socialisation très diversifiées. S'affirme une identité spécifique aux gens de la frontière.

La frontière nécessite de nombreux actes de médiations. La frontière géopolitique ne se supprime dans la réalité que lentement, d'une manière aléatoire.

Quand les frontières géopolitiques disparaissent, d'autres frontières se mettent en place, des frontières culturelles, des différenciations sociales. L'autre, l'étranger est parfois perçu, comme trop riche, trop proche, dominateur, envahisseur. A l'intérieur des communes le long de la frontière, de nouvelles frontières apparaissent: entre l'habitant d'une commune et le résident-étranger allemand, entre l'habitant qui travaille en France et le travailleur frontalier qui travaille en Allemagne, entre le touriste et l'habitant. L'ensemble est marqué d'une grande ambiguïté car habitants comme hôteliers sont conscients qu'ils doivent leur survie commune aux résidents et touristes allemands.

Lorsque les frontières semblent s'évanouir, elles resurgissent sous un autre mode. Quand la frontière officielle cède le pas, de nouvelles frontières apparaissent. Les frontières naturelles et politiques font place à des limites inscrites à l'intérieur des espaces villageois. Ces frontières sont plus difficiles à dessiner, à délimiter, à désigner.

Les flux se croisent. Il faudra du temps, une volonté plus affirmée d'ouverture pour que de véritables rencontres se matérialisent au quotidien.

Bibliographie

Enquêtes:

Vallée de la Sauer, villes et villages frontaliers de l'Alsace et du Palatinat, 1993-1995.

Ouvrages, revues

- *Avancées*, (sous la dir de F. Raphaël), «Image de soi, Image de l'autre, la France et l'Allemagne», Colloque des 4 et 5 mai 1993, *Maison des sciences de l'homme de Strasbourg*, P.U.S., 1994. n°2.

- Bloch A.,

- «Paysages romantiques des Vosges du Nord», *Saisons d'Alsace*, Paysages en mouvement, sept 1994, n°124.

- «Le pittoresque et les Vosges», *La Forêt, Perceptions et représentations*, (sous la dir de A Corvol, P. Arnould., M. Hotyat), Paris, ed. L'Harmattan, 1996.

- «Paysages et frontières, l'invention du pittoresque ou l'art de transgresser les frontières», *Xoana, Images et sciences sociales*, Paris, ed J.M. Place 1996, (à paraître).

- Corbin A., (sous la dir. de), *L'Avènement des loisirs, (1850-1960)*, Paris, ed. Aubier, 1995.

- Denis, M.-N., «L'identité des peuples de la frontière: un exemple en Alsace», *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 1991, n° 18.

- Denis, M.-N., «Mariages frontaliers à Obersteinbach au XIX^e siècle», *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 1992, n° 19, p. 76.

- Denis, M.-N., *Paysages et culture rurale en Alsace du Nord: l'exemple d'Obersteinbach, Strasbourg*, MSH, non publié, 1993.

- Denis, M.-N., *Les frontières culturelles, Maisons et frontières: une étude de l'habitat rural sur les marches de l'est.*, *Ministère de la culture*, Mission du patrimoine ethnologique, 1995.

- Geertz, C., *The Interpretation of cultures*, New York, Basic books, Inc, 1973.

- Kleinschmager, R., *Éléments de géographie politique*, Strasbourg, P.U.S., 1993.

- Mateur, J.-M., «Une mémoire-frontière: l'Alsace», *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora (sous la dir. de), *La Nation*, Gallimard, 1986, t. 2, p. 62-95.

- Raphaël, F., Herberich-Marx, G., «Die Grenze», *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 1989-1990, n°17.

- Raphaël, F., Herberich-Marx, G., *Mémoire plurielle de l'Alsace, Grandeur et servitude d'un pays des marges*, Strasbourg, Ed. de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, 1991.

- *Saisons d'Alsace*, n° 128, Alsace Allemagne. Amour Hass Liebe Haine, Ed. de la Nuée Bleue, 1995.

- Wahl, A., Richez J.Cl., *La vie quotidienne en Alsace entre France et Allemagne, 1850-1950*, Paris, Hachette, 1993.

Quotidiens, mensuels, circulaires, rapports administratifs

- Bulletin de statistiques sur l'emploi en Alsace, «Données mensuelles», août 1995

- *Chiffres pour l'Alsace*, INSEE, Direction Régionale de Strasbourg, 4. 1980, Seligmann, N., Les frontaliers alsaciens en 1980.

- *Chiffres pour l'Alsace*, 3, 1981, Aubry, B., «Les frontaliers Alsaciens en 1981».

- *Chiffres pour l'Alsace*, 4, 1981, Aubry, B., «Mouvement et gain des frontaliers».

- *Chiffres pour l'Alsace*, 2, 1982, Ponzoni, J.-F., «Les frontaliers alsaciens en mars 1982».

- *Chiffres pour l'Alsace*, 1985, Demesy, K., «Regards sur une frontière franco-allemande». «Le bassin transfrontalier de Wissembourg-Karlsruhe».

- *Chiffres pour l'Alsace*, 1985, Aubry, B., «Le point sur les frontaliers».

- *Circulaire*, Académie de Strasbourg, le Recteur des Chanceliers des Universités, 20/12/1994.

- *Un fleuve, trois pays, passé commun, Avenir commun*, - *Ein Fluss, Drei Länder, Gemeinsame Vergangenheit, Gemeinsame Zukunft.*, Congrès tripartite formation-emploi, nov 1995.

- *Découverte sans frontières, Musées et sites culturels*, 1995, Parc naturel Régional des Vosges du Nord, Naturpark Pfälzerwald.

- *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 20:10:95, Michel Gissy.

- *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 08:01:96, M.-S. Kormann.

- *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 15:01:96, Ch. G.

- *Dynamiques*, Sautter, G., Sept-Oct. 1993, «Contre le bilinguisme de l'à-peu-près», Conseil Général du Bas-Rhin.

- *La lettre du travail et de l'emploi en Alsace*, 1992, n° 6, «Les frontaliers en Alsace».

- *Libération*, 02/07/1993, M. Sousse.-

- *L'enseignement des langues dans l'Académie en 1994-95*, Académie de Strasbourg, Ministère de l'Education Nationale, p. 20.

- *News d'Ill*, Janvier 1996, «Ces Allemands qui ont choisi de vivre en Alsace».

- Office Régional du bilinguisme, dépliant *Une histoire, un atout, le bilinguisme, un avenir*.

Notes

Nous remercions la *Maison des Sciences de l'Homme de Strasbourg* d'avoir soutenu cette recherche initiée par le Ministère de la culture, Mission du patrimoine ethnologique: «*La Frontière entre réalité et imaginaire: symboliques, représentations et pratiques*», Maison des Sciences de l'Homme Strasbourg, janvier 1996, 40 pages.

1. Kleinschmager R., *Éléments de géographie politique*, Strasbourg, PUS, 1993, p. 60-66.
2. Richez J.Cl., Wahl F., *La vie quotidienne en Alsace 1850-1950*, Paris, ed Hachette 1993, p. 215-235.
3. Clifford Geertz, 1973, *The Interpretation of cultures*, p. 25.
4. Séminaire, Institut d'Ethnologie de Tübingen, Faculté des sciences sociales, Strasbourg, *Les frontières*, Tübingen, 14/03/1991.
5. cité par Raphaël R., Herberich-Marx G; «Die Grenze», *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 1990, p.184-190.
6. Denis, M.N., «Mariages frontaliers», *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n°19, 1991/92, 76-79.
7. Bloch Anny, «Paysages romantiques des Vosges du nord», *Saisons d'Alsace*, Paysages en mouvement, 1994, n°124, p. 159-168. -«Le pittoresque et les Vosges», in *La forêt, perceptions et représentations*, (sous la dir. d'A. Corvol, P. Arnould, M. Hotyat), 1996, Paris, ed. L'Harmattan, p. 201-212. - «Paysages et frontières, l'invention du pittoresque ou l'art de transgresser les frontières» *Xoana, Images et sciences sociales*, Paris, ed. J.M. Place, 1996, (à paraître).
8. Palatinat-Mittlerer Oberhein-Nord Alsace.
9. *Dernières Nouvelles d'Alsace*, Michel Gissy, 20:10:95.
10. *Découverte sans frontières, Musées et sites culturels*, 1995, Parc naturel Régional des Vosges du Nord, Naturpark Pfälzerwald.
11. *Circulaire*, Académie de Strasbourg, le Recteur des Chanceliers des Universités, 20/12/1994, p.1
12. ref. le document, «Un fleuve, trois pays, passé commun, Avenir commun, Ein Fluss, Drei Länder, Gemeinsame Vergangenheit, Gemeinsame Zukunft», Congrès tripartite, jeunesse, Formation-Emploi, Novembre 1995.
13. Guy Sautter, «Contre le bilinguisme de l'à-peu-près», *Dynamiques*, Conseil Général du Bas-Rhin, Sept-Oct. 1993, p.8.
14. *Office Régional du bilinguisme*, dépliant «Une histoire, un atout, le bilinguisme, un avenir». «Le bilinguisme permet de sortir des frontières nationale s'affirme plus que jamais comme un atout économique, social et culturel de premier plan...» Nous le constatons le terme «économique» est prioritaire.
15. *Saisons d'Alsace*: 1978, 1989-1994, *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*: 1990-1995, *Avancées*, «Image de soi, Image de l'autre, La France et l'Allemagne en miroir», *Maison des Sciences de l'Homme*, n°2, 1993.

16. «Dépendance et mémoire», in *Saisons d'Alsace*, «Alsace/ Allemagne, Hass/Liebe», Strasbourg, ed. de la Nuée Bleue, 1995 p.9.

17. *L'Alsace dans le désordre*, Strasbourg, BF, 1993.

18. «L'enseignement des langues dans l'Académie en 1994-95», Académie de Strasbourg, Ministère de l'Education nationale, p.20.

19. idem, p.17.

20. Sur l'évolution historique du mot «Volkstum» et du «Volkskunde», voir F. Raphaël, G. Herberich-Marx, (en collab. avec D. Lerch), «Les sociétés d'histoire locale gardiennes de la mémoire alsacienne», *Mémoire plurielle de l'Alsace*, Ed. Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, Strasbourg 1991, p. 387-410.

21. Entretien Ludwigswinkel, 30/09/94.

22. ref. sur ce point l'article très intéressant du journaliste Antoine Wicker, qui lors du départ forcé (?) du Conservateur allemand des musées de Strasbourg reproche au nouveau Directeur des musées sa perspective «franco-française» et «strasbourgeo-parisienne» (DNA 30/12/95).

23. Cette enquête sur les premières auberges a été menée au courant des mois de septembre et octobre 1993 auprès des propriétaires des restaurants de Niedersteinbach, Obersteinbach, parfois chez les anciens propriétaires à Haguenau.

24. ref. sur ce thème A. Rauch, «Vacances et la nature revisitée» (1830-1939) in A. Corbin, *L'Avènement des loisirs*, (1850-1960), Paris, ed. Aubier, 1995, p. 81-118.

25. Source: Observatoire régional du tourisme, fréquentation de la clientèle allemande, 1994/1988.

26. M. Sousse, *Libération*, 2 juillet 1993.

27. 1 mark pour 1,17 francs et 1 franc suisse pour 1,14 francs.

28. DNA, 8/01/1996.

29. *La lettre du travail et de l'emploi en Alsace*, «Les frontaliers en Alsace», p. 15.

Le critère géographique, datant de 1959 avec un avenant de 1989, délimite l'espace frontalier aux trois départements français (Bas-Rhin, Haut-Rhin, Moselle) et à 30 km dans le territoire allemand, de là un régime fiscal particulier.

Le critère temporel définit un passage au moins hebdomadaire de la frontière, tandis que le dernier critère souligne la double allégeance nationale du travailleur frontalier par son travail et par son lieu de résidence. L'imposition dépendant du lieu de résidence, la protection sociale est soumise à la législation du pays d'emploi, avec possibilité d'utiliser indifféremment les services sociaux des deux pays (*La lettre*, p. 21).

30. A l'INSEE, à l'Institut du Travail de Strasbourg, au CRA-CEREQ d'Alsace (Centre Régional Associé du Centre d'Etudes et de Recherches sur les Qualifications en Alsace).

31. *Bulletin de statistiques sur l'emploi en Alsace*, Données mensuelles, août 1995 (dernière mise à jour octobre 1995).

32. *La lettre de l'emploi*, p. 40.

Pour le canton de Wissembourg, la DRASS (1995) recense 1174 hommes et 480 femmes dans l'effectif des travailleurs frontaliers.

33. En 1990, en % des résidents ayant un emploi. INSEE, Recensement de la population de 1990.

Bulletin Mensuel de Statistique sur l'Emploi en Alsace, nov. 1994, Direction Régionale du Travail.

34. *News d'Ill*, «Ces Allemands qui ont choisi de vivre en Alsace», Janvier 1996, n° 30, p. 9-13.

35. 235 F en moyenne en Alsace contre 835 F en Allemagne et 2000 À 3000 F en Suisse, *La lettre de l'emploi*, p. 24.

36. *News d'Ill*, Janvier 1996, art. cité, p. 9-13. DNA, Ch. G., 15:01:1996, «Le poids du mark en Alsace du Nord».

37. M.-N. Denis, *Paysages et culture rurale en Alsace du Nord: l'exemple d'Obersteinbach*, Strasbourg, MSH, 1993, non publié.